



CLASSIQUES
GARNIER

BERNADET (Arnaud), LEFRÈRE (Jean-Jacques), MURPHY (Steve), PAKENHAM (Michael), « Glanes », *Revue Verlaine*, n° 3-4, 1996, p. 343-348

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-14708-4.p.0347](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-14708-4.p.0347)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1996. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

ensuite l'histoire tumultueuse du Verlaine d'Aman-Jean, dont l'acquisition par la ville natale du poète ne s'est fait qu'au prix de difficultés de toutes sortes. En 1925, sous l'impulsion de Gustave Kahn, un buste de James Vibert est remis à la ville de Metz. Tout ceci aboutit en 1996 à l'exposition de Metz, point nodal de la longue et difficile reconnaissance messine du poète dont Pierre-Édouard Wagner a évoqué les moments forts. De nos jours, on peut avoir foi, comme Pierre-Édouard Wagner, en un « nouveau siècle de Verlaine », tant Verlaine reste à découvrir, et que, peut-être plus que tout autre, il est celui qu'on cherche actuellement, qu'on ira chercher, pour des réponses ou pour des rythmes⁵³. Cet ouvrage contribue d'ailleurs à marquer un temps nouveau dans l'approche de Verlaine.

L'exposition consacrée à Paul Verlaine a rassemblé pas moins de 213 pièces concernant le poète. La liste des pièces présentées a été établie avec le concours de Gérard Martin, Anne Pinget, Nicole Prévot, Valérie Thomas et Pierre-Édouard Wagner.

Yann Frémy

Glanes

I

Emmanuel des Essarts, « La Poésie en 1869 », *Revue populaire de Paris*, septembre 1869.

Paul Verlaine a débuté en même temps que F. Coppée. C'est son digne frère d'armes. Il y a chez lui, peut-être, une originalité plus intense et plus profonde, encore déguisée par des bizarreries et des imperfections, mais qui éclatera avec un retentissement formidable. Nous attendons surtout Paul Verlaine à ses *Vaincus*, poèmes inspirés par les idées les plus radicales. Alors sa science de style, qui l'a classé parmi les artistes, sera mise au service de passions impétueuses, et l'on verra quelle sève et quel sang bondissent dans la poitrine de cette muse véhémence. Aujourd'hui donc, Verlaine, comme un lion qui s'essaierait les ongles, en jouant avec des carlins et des sapajous, nous donne une ravissante bagatelle, une série d'exquises frivolités, une suite de tableautins de Watteau, traduits en rythmes agiles et en rimes câlines et fantasques, en un mot des *Fêtes galantes*.

⁵³ Pour les raisons énoncées par Jean-Pierre Giusto, dans « Rimbaud et le XX^e siècle », in *Rimbaud au Japon*, actes du colloque de Sendai du 22-24 novembre 1991, P.U. de Lille., coll. « problématiques », 1992, p. 131-145.

Auprès de l'œuvre frêle et charmante de Paul Verlaine se place, par la double fraternité du caprice et du talent, le nouveau volume d'Albert Mérat, *l'Idole*. Albert Mérat a fait largement ses preuves dans le remarquable livre des *Chimères*, couronné il y a deux ans par l'Académie Française. Lui aussi se distrait élégamment dans une suite de fantaisies d'artiste, plastiques sonnets exécutés avec un relief et une souplesse bien rare, poème de blanc sculpture que nous ne conseillons qu'aux initiés [...]

[Jean-Jacques Lefrère]

II

Compte rendu dans la *Revue populaire de Paris*, avril 1870

Les Fêtes galantes, par Paul Verlaine. – Chez Alphonse Lemerre, libraire-éditeur, 47, passage Choiseul.

L'un des plus contestés et des plus attaqués parmi cette phalange dite *parnassienne*, à laquelle le petit journalisme a fait, dans une intention moqueuse et malveillante, une réputation qui est en train de devenir sérieuse, grâce à la très-méritoire persévérance des jeunes talents qui la composent ; l'un donc de ces « mascheurs du vert laurier, » M. Paul Verlaine, vient de faire paraître chez l'éditeur-artiste, Alphonse Lemerre, un petit volume qui est une merveille typographique en même temps qu'un des plus remarquables recueils de vers qui aient été publiés depuis longtemps. Cela s'appelle les *Fêtes galantes*, tout comme un tableau de Watteau, et, en vérité, ce titre ne ment pas.

On retrouve dans ces poèmes délicats la touche chatoyante et légère du maître français, avec une teinte de moderne mélancolie qui s'accroît surtout vers la fin du volume. L'auteur, en effet, semble avoir eu pour plan d'exposer en plusieurs petits tableaux brossés avec autant d'élégance que de justesse, l'histoire joyeuse d'abord, puis un peu grave, puis triste, puis navrante d'un amour ancien, mal éteint peut-être toujours.

Ce ne sont d'abord que madrigaux dans le goût du dix-huitième siècle galant, que concetti volontairement fades, qu'ingénieux marivaudages. Exemple, dans la grotte :

Là ! je me tue à vos genoux !
Car ma détresse est infinie,
Et la tigresse épouvantable d'Hyrcanie
Est une agnelle auprès de vous.

Oui, céans, cruelle Clymène,
Ce glaive qui, dans maints combats,
Mit tant de Scipions et de Cyrus à bas,

Va finir ma vie et ma peine !

Ai-je même besoin de lui
 Pour descendre aux Champs-Élysées ?
 Amour perça-t-il pas de flèches aiguës
 Mon cœur, dès que votre œil m'eût lui ?

Il n'y a pas dans ce curieux poème jusqu'à ce vers incorrect avec préméditation,

Et la tigresse *épouvantable* d'Hyrcanie,

il n'y a pas, dis-je, une phrase, un mot qui ne parte d'un sentiment sincère, mais gaîment ironique, et qui, dans la joie du désir satisfait, se rend à plaisir baroque et fou.

Il convient de signaler dans cet ordre d'idées, avec des nuances savamment graduées, les pièces intitulées : *Cortège*, *En patinant*, *Cythère*, *les Coquillages*, etc., au milieu desquelles résonnent plus calmes et presque graves les strophes charmantes des *Ingénus*, prélude lointain du *Faune* que voici :

Un vieux faune de terre cuite
 Rit au centre des boulingrins,
 Présageant sans doute une suite⁴
 Mauvaise à ces instants sereins

Qui m'ont conduit et t'ont conduite
 Mélancoliques pèlerins,
 Jusqu'à cette heure dont la fuite
 Tournoie au son des tambourins.

Dans sa délicieuse tristesse, ce petit poème est une exquise transition aux strophes désolées de l'*Amour par terre*, d'*En sourdine* et surtout du *Colloque sentimental* que nous ne pouvons nous empêcher de citer encore :

Dans le vieux parc solitaire et glacé,
 Deux formes ont tout à l'heure passé :
 Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
 Et l'on entend à peine leurs paroles.
 Dans le vieux parc solitaire et glacé,
 Deux spectres ont évoqué le passé :
 – Te souvient-il de notre extase ancienne ?
 – Pourquoi voulez-vous qu'il m'en souvienne ?
 – Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom ?
 – Toujours vois-tu mon âme en rêve ? – Non.

⁴ Coquille de l'article : *fuite*.

– Ah ! ces beaux jours de bonheur indicible
 Où nous joignons nos bouches ? – C'est possible.
 – Qu'il était bleu le ciel et grand d'espoir !
 – L'espoir a fui, vaincu vers le ciel noir.
 Tels ils marchaient dans les avoines folles,
 Et le nuit seule entendit leurs paroles.

En somme, pour tous ceux qui connaissent l'étrange livre, brutal, bizarre, très-beau par fragments, banal, jamais, que M. Paul Verlaine publia, il y a deux ans, sous le titre mystérieux de *Poèmes saturniens*, – progrès énorme comme puissance acquise sur l'idée à exprimer, progrès aussi comme originalité propre, dégagée de certaines influences poétiques et morales presque inséparables d'un premier essai.

Pour nous, qui connaissons plusieurs fragments d'un livre que parachève M. Paul Verlaine : les *Vaincus*, poésies sociales, nous pouvons prédire sans crainte à l'auteur délicat des *Fêtes galantes*, un succès de bon aloi que nous présagions facilement en lisant ses premiers vers.

Amédée de Ponthieu

[glane de Jean-Jacques Lefrère]

III

Extraits de « Bibi-[la-]purée »

J. Borel, dans son édition des *Œuvres en prose complètes*, s'attriste devant la disparition du portrait de Bibi-la-purée destiné par Verlaine aux *Hommes d'aujourd'hui*. Le bulletin n° 64 de Marc Loliée (1937) cite (n° 552), un ms. autographe signé (« cart. brad. papier crème argenté », 5 p. in-4) intitulé « Bibi-Purée » :

« ... Il fait beau l'y voir (*au Quartier latin*) avec sa face glabre et maigre qui l'a fait par d'aucuns surnommé³⁵ Louis XI, vêtu parfois d'oripeaux – un peu fanés – haut de forme gris, veston à la dernière mode, faiseur, bottines vernies, etc., parfois franchement en "vadrouille" chapeau mou et le reste à l'avenant... »

Comme Vanier désirait lui consacrer un n° des Hommes d'Aujourd'hui avec un portrait par Cazals, Verlaine l'attrappe³⁶ un jour et lui pose ces questions qu'il conte dans ce manuscrit :

« Moi. – Vos noms, prénoms, etc. ?

Lui. – (Voir plus haut).

Moi. – Quelle est au fond, votre vocation ?

Lui. – La Bohême.

³⁵ *Sic*, dans le catalogue.

³⁶ *Sic*, dans le catalogue.

Ici un silence et deux sourires d'entente, on eut dit, je le crains, de complicité, puis, moi sévère et carnet de nouveau en activité :

Votre profession.

Lui. – Nomade.

Un second et peut-être plus significatif que le premier silence, sans cette fois de sourire d'intelligence qu'un très faible aux yeux très clignés.

Moi. – Vie ?

Lui. – Légale bien qu'accidentée.

Moi. – (Lui ayant serré les deux mains en forme de sincères félicitations). Très bien [...] ⁵⁷ voulez-vous me permettre de vous compulser sur vos accidents ?

Lui. – Volontiers. Plutôt médicaux.

Moi. – Parlons un peu de vos antécédents.

Lui. – Allons-y. Service au deuxième zouave (Volontaire).

Moi. – Vos compagnes ?

Lui. – Une seule.

Moi. – Laquelle ?

Lui. – Soixante-dix.

Moi. – Et depuis ?

Lui. – Je vis de mes rentes !

Moi. – Avenir ?

Lui. – Ecole pratique

Moi. – Caractère ?

Lui. – Très doux Collant

Moi. – Ambition ?

Lui. – Marc chez Chapelier.

(Chapelier est un limonadier de la Rue Saint-Jacques où se réunissent au point du jour de bonnes filles.

La dernière phrase semblerait bien être une note de Verlaine et non pas une explication des auteurs du catalogue.

[Steve Murphy]

IV

Lettre inédite à Philomène Boudin

Mardi 7 novembre 93

Chère amie, reçu ton télégramme. J'attends ta lettre annoncée.

Le *Figaro* annonce *aujourd'hui* qu'on m'a vu *hier* au Rouge de la rue de Tournon dans l'après-midi en train d'écouter les Tsiganes. Or à cette heure là, je t'écrivais de la rue Victor Poirel. N'importe, ça fait de la réclame. Et le permis de circulation ? Envoie le moi si tu en [*sic*, pour *ne*] l'as fait déjà, à moins qu'il ne puisse être changé pour un permis pour mon voyage en Angleterre. En tout cas il faut que l'un de nous deux l'ait et le garde précieusement. Je vais écrire à Zelcken encore, pour Blok.

⁵⁷ Dans l'exemplaire que nous avons pu consulter, un mot assez court a été arraché ici (« mais » ?).

Il fait beau ici. J'ai vu la ville qui est très jolie mais je sors peu et je travaille à la conférence qui aura lieu demain mercredi à 8 1/2. Après demain je serai à Lunéville et probablement repartirai de Nancy le jour d'après, 10, pour arriver à Paris vers midi.

Je t'écrirai l'heure juste et espère t'arriver avec une bonne petite somme. Toi écris moi toujours rue Victor Poirel. Je pense que ta santé est bonne. Tout ira bien. Que nous serons heureux si nous le voulons bien !

Enfin, à bientôt, je t'embrasse comme je t'aime, de tout mon cœur.

Ton vieux Paul Verlaine.

[Michael Pakenham]

Fiche de recherches en cours

Esthétique de l'artifice dans Poèmes saturniens, Fêtes galantes, La Bonne Chanson et Romances sans paroles, Mémoire de Maîtrise, ENS Saint-Cloud, sous la direction de Henri Meschonnic, Université Paris-VIII.

La poétique verlainienne repose sur le primat de l'artificialisme. Prenant source dans l'expérience du faux et du simulacre, le sujet poétique ne trouve à s'inventer que par une série de médiations, d'artifices : un ensemble de systèmes de sens préconstruits. Cette découverte du sujet se traduit par une éthique tragique de l'écriture. L'art relève du factice et du fabriqué, renvoyant par là l'image d'une vanité et d'une extrême imposture. Toute création reste de fait aliénée par des langages-visions (ceux de Banville, des Hugo ou des Gautier, etc.), une « hétérographie » qui constitue une première et inévitable médiation. Or, si la parodie ou le pastiche ne propose qu'une alternative au problème de la création, la subjectivité, renonçant à son identité et à sa nature, convertit ce tragique en valeur d'écriture. Elle ne pourra « trouver une langue », selon la formule rimbaldienne, qu'à travers un système de formes préexistantes. L'infini du sujet dépend donc d'un double processus d'objectivation du sujet par la forme et de subjectivation de la forme par le sujet. Ainsi l'œuvre verlainienne multiplie-t-elle le recours à diverses médiations : fréquence du métalangage artistique (analogies avec les arts visuels ou plastiques et la musique), usage du stéréotype ou du kitsch, réengagement de formes culturelles topiques (*habitus* et figures saturniens). Le cri pathétique de *Allégorie* en 1866 « Factice, hélas ! comme ma destinée ? » a donc été inversé en avenir d'écriture.

Arnaud Bernadet